

L'UNIVERS PHENICIEN

M. Gras

P. Rouillard

J. Teixidor

ARTHAUD

L'UNIVERS PHENICIEN

Les auteurs, tous trois directeurs de Recherche au CNRS, ont apporté à la rédaction de ce livre leurs compétences spécifiques. Michel Gras, historien et archéologue, ancien directeur des études à l'Ecole française de Rome, travaille sur les échanges commerciaux entre l'Etrurie, le monde colonial grec de l'Occident, Carthage et la Sardaigne phénicienne. Pierre Rouillard, lui aussi historien et archéologue, ancien membre de la Casa Velazquez à Madrid, mène des enquêtes sur le commerce grec dans la péninsule Ibérique, et étudie les relations entre Phéniciens, Grecs et indigènes en Espagne. Javier Teixidor, ancien membre étranger de l'Institut français de Beyrouth et qui a enseigné à Columbia University de New York de 1967 à 1977, est un épigraphiste des langues sémitiques et un historien des religions du Proche-Orient. Leurs expériences respectives se sont conjuguées pour donner un ouvrage élaboré en commun.

L'UNIVERS PHENICIEN

M. Gras

P. Rouillard

J. Teixidor

Ouvrage publié avec le concours
du Centre National des Lettres

ARTHAUD

Documents de couverture :

En page 1 : Statuette en bronze, au visage recouvert d'une feuille d'or; trouvée à Cadix, mais fabriquée en Phénicie, au VIII^{e} ou au VII^{e} siècle av. J.-C.; reprend sans doute l'iconographie égyptienne du dieu Ptah (haut. : 13 cm). Musée Archéologique National, Madrid.

En page 4 : Ornement de lit royal avec deux sphinx ailés à tête de bélier, d'Arslan Tash (à gauche, en bas). Musée d'Alep.

ISBN 2-7003-0732-1. Imprimé en France.

Je t'envoie ce chant, à travers la mer grise, comme une marchandise phénicienne.

Pindare, *IIe Pythique,* v. 68, vers 475 av. J.-C.

Ce Phénicien audacieux ne cessait de considérer dans son âme le problème de la navigation. En soi-même, il agitait incessamment l'Océan.

Paul Valéry, *Eupalinos ou l'Architecte,* 1923.

INTRODUCTION

Suivre les Phéniciens, c'est aller d'un bout à l'autre de la Méditerranée. L'itinéraire commence sur les côtes du Levant dans la plaine où naquirent et se développèrent des villes de la Phénicie comme Tyr et Sidon. Il faut ensuite cingler vers Chypre, l'île du cuivre, si proche qu'elle en est parfois visible de la rive du Proche-Orient; là plus qu'ailleurs se mélangèrent les populations de l'Orient méditerranéen.

Au-delà, les chemins de la mer se compliquent en se diversifiant. Faut-il aller tout droit vers l'ouest en doublant la Crète ou est-il préférable de déambuler à travers la mer Egée en faisant une halte prolongée à Rhodes à la recherche des Phéniciens présents aux côtés des Grecs? La littérature grecque nous assure qu'ils fréquentèrent les îles de l'Egée et poussèrent même jusqu'à la Grèce continentale mais les indices sont ténus.

Aux abords de l'Occident la situation s'éclaire. Que l'on arrive d'abord dans la baie orientale de l'île de Malte ou au fond des golfes d'Utique et de Carthage, la rencontre avec l'élément phénicien ne se fait pas attendre. Il en est de même sur la pointe de la Sicile qui plonge vers le Couchant et porte aujourd'hui les vignobles de Marsala « aux lourdes grappes ».

Puis, c'est l'immensité d'une Méditerranée qui prend des airs d'Océan. Si l'on veut donc poursuivre, il faut contourner l'obstacle et remonter vers le nord et les côtes sardes. Le détour n'est pas sans intérêt : la Sardaigne est une île de métal, une autre Chypre égarée entre Carthage et Marseille : voilà le trait d'union naturel entre la Méditerranée centrale et les rivages d'Ibiza et de l'Andalousie.

On se croirait enfin arrivé. Ce n'est qu'une illusion car il y a deux Andalousies. Celle de l'est — la méditerranéenne — s'étire le long de la côte de Malaga, au pied des hauteurs de la Sierra Nevada. Pour atteindre l'autre Andalousie, il faut franchir Gibraltar et s'aventurer hors de la Méditerranée et les Phéniciens ont eu cette audace avant les Grecs, sachant l'intérêt de fréquenter le monde indigène de Huelva; le marchand de la ville phénicienne de Tyr rencontrait les routes atlantiques à Cadix, aux confins du monde d'alors.

Nous aurions dû, nous aussi, parcourir plus assidûment d'autres rivages, ceux de Madère et des Canaries, ceux de la côte marocaine de Mogador,

ceux des plaines d'Oran et de l'îlot de Rachgoun. Mais le chercheur est un voyageur prudent qui doit savoir faire escale et tirer ses barques au sec lorsqu'il n'est pas sûr de la route à suivre.

En dépit des lacunes, l'aventure méditerranéenne des Phéniciens apparaît en pleine lumière aux côtés de celle des Grecs, plus souvent à l'honneur. Entre Grecs et Phéniciens c'est déjà un dialogue entre le Nord et le Sud; l'hellénique Cyrène est isolée sur la côte d'Afrique comme la Sardaigne phénicienne l'est dans un bassin tyrrhénien essentiellement grec. Il y eut toutefois des lieux privilégiés par l'Histoire, comme l'île d'Ischia près du golfe de Naples, où les cultures phénicienne et grecque se côtoyèrent.

***

Bien avant d'être le point de départ de l'expansion phénicienne en Méditerranée, la région syro-palestinienne avait été un enjeu entre Egyptiens et Hittites de l'Asie Mineure. L'Egypte, en effet, y avait établi une série de protectorats et les contacts entre la Phénicie et la vallée du Nil furent longtemps réguliers jusqu'à l'arrivée de l'armée assyrienne sur la côte méditerranéenne, vers 1100 avant J.-C. Dès lors, prise entre les trois grands centres de civilisation qu'étaient la Mésopotamie, l'Egypte et l'Asie Mineure, la Syro-Palestine finit par se fragmenter en deux régions de vocation différente : l'une fut la Syrie des Araméens qui, au Ier millénaire avant notre ère, fit partie du jeu politique de l'Assyrie au Proche-Orient, l'autre, la côte désormais phénicienne, vit les activités commerciales de quelques-unes de ses villes s'étendre à toute la Méditerranée centrale et occidentale.

Il ne s'agissait toutefois pas de la découverte de la Méditerranée : déjà, entre le XVIe siècle et le XIIIe siècle avant J.-C., les Mycéniens avaient trafiqué dans bien des secteurs du monde méditerranéen. La chute de Mycènes marqua un coup d'arrêt de cette aventure maritime et ouvrit pour le monde grec la phase appelée par convention « les siècles obscurs »; ce qui nous est le plus familier de ces temps lointains, c'est la guerre de Troie, sujet de l'*Iliade,* et le retour d'Ulysse, thème de l'*Odyssée.*

Le IXe siècle finissant est illuminé par la fondation de Carthage et, à partir de là, l'Histoire s'accélère : après 776 avant J.-C., la vie du monde grec est rythmée par les Jeux qui se tiennent tous les quatre ans à Olympie, et la seconde moitié du VIIIe siècle voit s'amorcer la migration coloniale grecque vers les côtes de l'Italie méridionale et de la Sicile. Le VIIe siècle est le grand moment de la Méditerranée phénicienne; en lui se fondent l'Orient et l'Occident et ce temps du brassage vit les principales populations de l'Ouest — Etrusques, Sardes, Ibères — se pénétrer des apports orientaux.

Après 600 avant J.-C., les anciennes communautés phéniciennes se voient progressivement menacées par l'ascension de Carthage. La Méditerranée archaïque se disloque, laissant apparaître le nouveau monde punique de l'Ouest qui se pose face à Rome tandis qu'en Orient la vieille Phénicie commence un autre parcours sous le contrôle de la Perse. C'est le début d'une autre histoire; ce sera la fin de ce livre.

Chapitre premier

HISTOIRE D'UNE SCIENCE

« Bochart est entre les mains de tous les savants et les ignorants ne méritent guère de le lire » notait férocement un érudit du XVIIIe siècle, près de cent ans après la parution, en 1646, de la *Geographia Sacra* où Samuel Bochart (1599-1667), un Rouennais élève de Thomas Dempster (le fondateur de l'étruscologie moderne), faisait pour la première fois un exposé cohérent et organisé sur la langue et les colonies phéniciennes. Bochart, célèbre de son temps, partage avec Descartes le privilège d'avoir été invité à Stockholm par la reine Christine de Suède; si ses écrits peuvent sembler plus vieillis que le *Discours de la Méthode,* on doit lui reconnaître le mérite d'avoir fait sortir le monde phénicien du milieu des mythologistes amateurs de fables pour l'avoir projeté, avec éclat, sur la scène de l'Histoire. Ainsi commençait un long parcours qui se poursuit de nos jours. Un parcours sinueux, avec des accélérations soudaines mais aussi des temps morts, voire des retours en arrière.

Bochart représente à lui seul le XVIIe siècle. Toutefois son œuvre influence profondément le siècle suivant, parallèlement à l'*Histoire critique du Vieux Testament,* l'ouvrage qui marque la naissance de l'exégèse biblique et qui fut publié en 1685 par l'oratorien Richard Simon. Nous entrons ainsi dans le siècle des Lumières qui fut aussi celui des « inspecteurs et vérificateurs des comptes de l'Histoire » et de ce « peuple d'érudits [...] appliqué à d'ingrates besognes; à éditer des textes, à déchiffrer des documents, à gratter des pierres » (P. Hazard). Ce siècle cherche à comprendre et à expliquer : les récits pittoresques ne lui suffisent plus. Dès lors on ne s'étonne pas de voir Richard Cumberland, évêque de Peterborough (au nord de Cambridge) passer sa vie à étudier les fragments de Sanchuniathon, qu'il finit par publier en 1720; ce dernier était un écrivain phénicien de

Berytus (Beyrouth) qui, selon son traducteur en grec Philon de Byblos, aurait vécu avant la guerre de Troie.

On va se déchirer sur l'intérêt de cette œuvre comme source de l'histoire phénicienne et cette première bataille d'érudits est exemplaire; on rivalise d'arguments pour savoir s'il existe des sources phéniciennes et ce qu'elles valent. Ainsi se fait déjà jour ce qui conditionne encore aujourd'hui la recherche : nous n'avons pour ainsi dire pas de textes littéraires phéniciens. Les Phéniciens ne nous disent rien d'eux-mêmes et notre regard sur eux serait inconsistant et filtré par la vision des Grecs et des Romains, s'il n'y avait les inscriptions et l'archéologie.

La pierre nous a conservé davantage que les papyrus et les parchemins, et les inscriptions sont une source capitale que le XVIIIe siècle n'allait pas oublier. L'abbé Jean-Jacques Barthélémy (1716-1795), un Méridional qui avait appris à Marseille le grec et l'hébreu avant de devenir garde du Cabinet des Médailles du Roi, fit le 12 avril 1758 une mémorable communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres intitulée : « Réflexions sur quelques monuments phéniciens et sur les alphabets qui en résultent » en prenant comme point de départ une inscription bilingue de Malte; Barthélémy entra à l'Académie Française en 1789, au lendemain de la publication du célèbre *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce,* mais il eut son heure de gloire — à titre posthume — lorsque l'Allemand Gesenius lui donna raison à propos d'interprétations épigraphiques. Gesenius avait publié en 1837 à Leipzig deux volumes en latin consacrés aux « Monuments de l'écriture et de la langue phéniciennes »; ce spécialiste de l'hébreu biblique peut apparaître comme le véritable fondateur de l'étude des inscriptions phéniciennes. Grâce à lui les savants ont désormais à leur disposition une grammaire phénicienne, c'est-à-dire un instrument de travail pour lire les pierres inscrites.

Trente ans plus tard, en 1867, la mise en chantier du *Corpus Inscriptionum Semiticarum (CIS)* par Ernest Renan (le premier fascicule ne parut qu'en 1881) dénote un souci de procéder à un rassemblement systématique des inscriptions; mais c'est aussi la réponse française aux grandes entreprises allemandes qui avaient conduit l'Académie de Berlin à commencer un *corpus* des inscriptions grecques (*CIG,* dès 1828) et des inscriptions latines (le premier volume du *CIL,* publié par Mommsen, venait de paraître en 1863).

Pendant ce temps, la réflexion historique a considérablement mûri. M. Vargas-Machuca (1733-1795) publie, à dix ans d'intervalle, à Naples, deux ouvrages de près de 500 pages chacun pour tenter de démontrer que les Phéniciens furent les plus anciens habitants de toute la région napolitaine, de Gaëte à Capri, et que les Eubéens ne s'installèrent dans les parages que dans un second temps; on retrouve une telle approche en 1906 chez Philippe Champault[1] qui qualifie l'*Odyssée* de « poème national de la colonie moitié

phénicienne moitié grecque résultant à Ischia de la fusion des Phéaciens *(sic)* et des Chalcidiens ». Comme quoi une mauvaise interprétation des textes (Ischia, île des Phéaciens) peut exceptionnellement conduire près d'une vérité historique que nous connaissons depuis peu grâce aux fouilles réalisées dans l'île d'Ischia.

A la fin du XVIII^e siècle, on trouve toutefois un récit mesuré et critique avec l'œuvre d'Arnold Heeren (1760-1842); ce professeur d'histoire à l'université de Göttingen avait toujours été peu satisfait de ce qu'il avait lu sur Carthage; il décida alors de prendre les choses par le bon bout, c'est-à-dire par Polybe, l'historien de langue grecque qui était aux côtés de Scipion Emilien lors de la prise de Carthage par Rome en 146 avant J.-C. Ce fut le point de départ d'un ouvrage en plusieurs volumes consacré à la politique et au commerce des peuples de l'Antiquité dont la première édition parut entre 1793 et 1796. On est frappé de remarquer la place importante que les Phéniciens occupent dans ce travail; Heeren se montre bon connaisseur des sources littéraires et il sait utiliser la Bible à bon escient (ainsi la complainte sur Tyr du livre d'Ezéchiel).

Le bilan serein de Heeren en est à sa quatrième édition lorsque François-Charles Movers (1806-1856), professeur d'exégèse biblique à la faculté de Théologie catholique de Breslau, publie en 1841 la première partie (consacrée à la religion) de son grand travail sur les Phéniciens; trois autres volumes suivent où sont traités l'histoire politique, l'évolution des colonies, enfin le commerce et la navigation. On y trouve un vaste panorama sur l'expansion méditerranéenne mais, comme chez Bochart, l'essentiel repose sur des étymologies douteuses; les adversaires de ce qu'on appellera la « phénicomanie » accuseront Movers de voir des Phéniciens partout. Bien que la toponymie soit, encore aujourd'hui, une science à utiliser avec précaution, on peut dire que l'archéologie a confirmé cette présence phénicienne tout autour de la Méditerranée que les « phénicomanes » (dont on ne niera toutefois pas les excès) avaient signalée dans leurs écrits.

La vision d'une Méditerranée progressivement « civilisée » à partir de l'Orient, qui apparaissait chez Bochart, Heeren et Movers[2], est violemment contestée en 1840 par celui que Croce appela « un extrémiste de l'historiographie nationaliste » : Angelo Mazzoldi (1799-1864). Celui-ci tente de démontrer la diffusion de la civilisation *(incivilimento)* italienne à toutes les nations asiatiques situées sur la Méditerranée; pour lui, l'Histoire est d'abord italienne, ce qui l'amène à nier l'implantation grecque en Grande-Grèce et en Sicile (tout en faisant d'Empédocle et d'Archimède des gloires « italiennes ») aussi bien que les origines lydiennes des Etrusques : sur ce dernier point, l'Histoire lui a donné raison. Son propos est également d'éliminer « cet immense chaos de fondations phéniciennes » au profit d'un « antique empire maritime des Italiens », version nationaliste du commerce étrusque archaïque. Dans la logique de son discours, Tyr devient une fondation des Tyrrhènes/Etrusques. Il faudra attendre certains excès du « Risorgimento » puis du « Ventennio » fasciste pour retrouver de tels accents et de telles audaces[3].

Mazzoldi annonce la perte de la sérénité qui animait déjà les écrits de Heeren et qui allait faire singulièrement défaut dans la seconde moitié du XIXe siècle. Les Phéniciens commencent alors à livrer l'une de leurs grandes batailles historiographiques.

*
**

En 1847, les Parisiens médusés voient décharger sur les quais du Louvre les taureaux androcéphales que Botta venait de découvrir avec le palais du roi assyrien Sargon II à Khorsabad près de Mossoul. C'est la révélation de l'Orient : jusqu'alors on ne connaissait que l'Egypte grâce à l'expédition de Bonaparte et à Champollion.

Les premières grandes recherches dans le bassin méditerranéen ont pour cadre Chypre. Cette île a vu débarquer, le jour de Noël 1865, un consul des Etats-Unis pas comme les autres. Louis Palma de Cesnola est un Piémontais, né en 1832, qui s'est battu à Novare en 1849 avec l'armée sarde avant d'émigrer en Amérique. Lorsqu'il arrive à Chypre, l'île est encore ce grand jardin d'acclimatation qui, depuis le Moyen Age, fait des essais de plantation d'espèces venues de la Perse et de l'Arabie, de l'Inde et de l'Egypte, avant de les transmettre à l'Europe. Une passion pour l'archéologie s'est développée au cours des dernières années, depuis les premiers coups de pioche du conservateur des antiquités bavaroises, L. Ross, à Kition en 1845, jusqu'aux activités du comte Melchior de Vogüé qui rapporte au musée du Louvre en 1862 une collection d'antiquités chypriotes. Cesnola ne va pas se contenter des petites escapades archéologiques chères au personnel consulaire : il ouvre trois mille tombes près de Larnaca et dix mille sépultures à Idalion. En 1873, le Metropolitan Museum de New York achète pour 61 000 dollars les milliers de pièces de sa collection personnelle[4].

A partir de 1874, les fouilles de Schliemann à Mycènes modifient les règles du jeu. La révélation de la civilisation mycénienne est une surprise pour tous et certains n'hésitent pas à y voir l'œuvre des Phéniciens : c'est ce que fait W. Helbig[5], comme P. Orsi qui croit déceler dans ses fouilles du comptoir mycénien de Thapsos en Sicile des traces du commerce phénicien. Nous savons maintenant que l'expansion mycénienne en Méditerranée occidentale fut antérieure de plusieurs siècles à l'expansion phénicienne mais nous avons aujourd'hui encore du mal, dans certains cas, à distinguer les apports phéniciens des apports mycéniens dans la mesure où des interférences eurent lieu à Chypre et sur la côte du Proche-Orient.

La France connaît au même moment une autre confusion. En 1878, un professeur d'hébreu à la faculté de Théologie de Paris, l'abbé Bargès, tente de démontrer qu'il y a eu des colonies phéniciennes dans le Midi[6]. L'auteur a été perturbé par la découverte en 1845, à Marseille, d'une inscription carthaginoise réglementant les sacrifices et datant du IVe siècle (le « Tarif » de Marseille : *CIS,* I, 165); mais on ne sait pas à quelle époque la pierre a été transportée de Carthage à Marseille[7]. Aujourd'hui encore, il est difficile d'évaluer la portée des influences phénico-puniques dans certains secteurs

du Midi méditerranéen (Languedoc par exemple)[8] mais on peut exclure la présence d'établissements sémitiques.

La « mission d'exploration » en Phénicie, confiée à Renan par Napoléon III, eut lieu de l'automne 1860 à l'automne 1861[9]; Renan était alors surtout connu pour ses travaux sur les langues sémitiques. Le retentissement de la mission fut plus politique et psychologique que scientifique et n'est pas comparable à celui des grandes entreprises archéologiques du XIXe siècle. Beaucoup plus importants furent les travaux épigraphiques de Clermont-Ganneau (1846-1923), sans oublier son étude de l'imagerie phénicienne[10], une tentative de lecture de l'image comme vecteur d'idées qui cherche à valoriser « une mythologie oculaire et optique » et se situe aux origines des études iconologiques.

Un an seulement après l'achèvement de la mission de Renan, Flaubert publie *Salammbô* (1862). Le romancier s'est astreint depuis cinq ans à un travail d'ermite et Polybe ne l'a pas quitté. Le roman raconte un épisode tardif de l'histoire carthaginoise : la guerre des mercenaires après la fin de la première guerre contre Rome (241-238 avant J.-C.). Avec ce livre — qui devait au départ s'appeler « Carthage » —, le mythe phénicien entre dans les foyers français. On y trouve en particulier une parodie de la complainte d'Ezéchiel sur Tyr : « Ah! pauvre Carthage! lamentable ville! Tu n'as plus pour te défendre les hommes forts d'autrefois qui allaient au-delà des Océans bâtir des temples sur les rivages. » Flaubert décrit Carthage à travers le prisme déformant des civilisations égyptienne, grecque et berbère. Il sera surtout attaqué, après la sortie du roman, sur la qualité de ses descriptions archéologiques; mais il avait répondu par avance : « J'accumule notes sur notes, livres sur livres [...]. Pour qu'un livre sue la vérité, il faut être bourré de son sujet par-dessus les oreilles... Quant à l'archéologie, elle sera “ probable ”, voilà tout. Pourvu que l'on ne puisse pas me prouver que j'ai dit des absurdités, c'est tout ce que je demande. »

Flaubert n'avait pas choisi son sujet au hasard. Depuis quelque temps, on parlait d'archéologie carthaginoise et, en 1833, Falbe, consul du Danemark à Tunis, avait publié le premier plan détaillé de la ville antique[11]. Un peu plus tard, l'abbé Bourgade, aumônier de la chapelle impériale installée sur l'emplacement présumé où mourut le roi Saint Louis, sur l'ancienne colline de Byrsa, avait publié un recueil d'inscriptions intitulé *Toison d'or de la langue phénicienne* (1852).

A partir de 1867, toutes ces discussions sur le passé de Carthage ne laissèrent pas indifférent le nouvel évêque d'Alger, Mgr Lavigerie qui sur la colline Saint-Louis, installa des Pères Blancs chargeant l'un d'entre eux, le Père Delattre, d'étudier le passé de la ville. De 1878 à sa mort (en 1932), celui-ci allait être le principal fouilleur de Carthage; avec le recul du temps, on ne peut que juger sévèrement son œuvre scientifique qui manque de la méthode et de la rigueur dont faisait preuve, au même moment, P. Orsi en Calabre et en Sicile. Ceci est d'autant plus regrettable que certains jugements de Mgr Lavigerie ne manquent pas de perspicacité comme en témoigne cette observation : « Nous devons réformer nos idées sur la



Fig. 1 et 2. Plans de Sidon et de Tyr publiés par E. Renan dans sa *Mission de Phénicie* (1864).

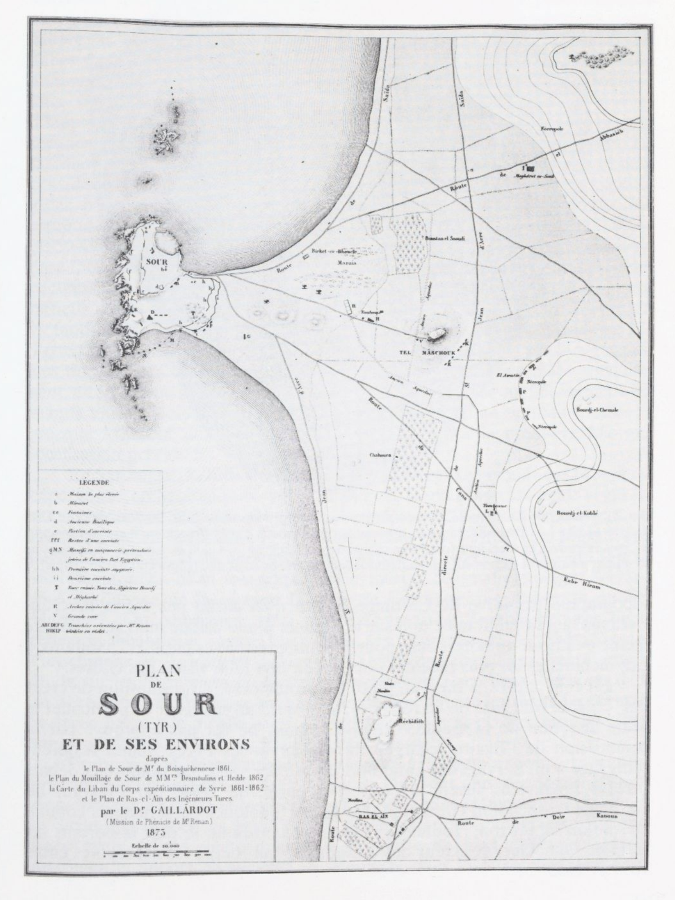

LÉGENDE
a Maison la plus élevée
b Minaret
d Ancienne Basilique
R Arches ruinées de l'ancien Aqueduc
V Grande cave
PLAN
DE
SOUR
(TYR)
ET DE SES ENVIRONS
d'après
le Plan de Sour de Mr du Boisguéhenneue 1861.
le Plan du Mouillage de Sour de MMrs Desmoulins et Hedde 1862
la Carte du Liban du Corps expéditionnaire de Syrie 1861-1862
et le Plan de Ras-el-Aïn des Ingénieurs Turcs.
par le Dr GAILLARDOT
(Mission de Phénicie de Mr Renan)
1873
Echelle de 20.000
SOUR
TEL MASCHOUK
Marais
Boustan el Souadi
Nécropole
Abbasieh
Route de Saïda
Chaboura
Bourdj-el-Chemale
Bourdj et Kublé
Kabr Hiram
Réchidieh
RAS EL AÏN
Route de Deir Kanoun



Fig. 3. Masque de Carthage. Cet exemplaire « grimaçant » de terre cuite fut découvert en 1899 dans la tombe I, à fosse simple, de la nécropole de Dermech par P. Gauckler ; il est l'un des plus anciens retrouvés en Occident (première moitié du VIIe siècle av. J.-C.). Les masques phéniciens ne sont pour le moment pas attestés en Andalousie, en Algérie et au Maroc (Musée du Bardo, Tunis).

topographie primitive de Carthage, Byrsa n'en aurait pas été le berceau. Carthage aurait été fondée non sur le sommet d'une colline mais sur le rivage même et autour du port creusé pour le commerce de ses premiers habitants. » Les recherches les plus récentes confirment une telle vision des choses.

En 1881, après la mise en place du protectorat, il fut question de créer une « Ecole française de Carthage » ; le projet, qui séduisait en particulier le futur historien de la Gaule, Camille Jullian, ne fut pas approuvé par la commission de l'Institut chargée du dossier et les Pères Blancs restèrent seuls face à un Service des antiquités installé en 1885. De nombreux débats sur les Phéniciens furent organisés, à partir de 1894, par l'Institut de Carthage, association culturelle animée par quelques personnalités comme Bertholon et Carton. Toutefois, l'apport scientifique le plus important fut celui de Gauckler, directeur des Antiquités, qui fouilla les nécropoles entre 1899 et 1905[12].

*
**

Dans la péninsule Ibérique, c'est par l'intermédiaire de la question de Tartessos qu'historiens et archéologues se heurtent à la problématique phénicienne. Autour de 1900, les débats prennent une consistance particulière; le préhistorien belge Louis Siret (1860-1934) — un ingénieur des mines de la province d'Alméria — est bien conscient que la recherche des métaux est le mobile essentiel du commerce phénicien : Ibères et Occidentaux fournissent de l'étain contre des œufs d'autruche ou de l'ivoire d'hippopotame. Siret distingue deux phases chronologiques : l'une dans la seconde moitié du IIe millénaire, l'autre après la fondation de Cadix. La fascination qu'exerce, à l'époque, la civilisation égyptienne le conduit à considérer que les Phéniciens sont des gens qui étaient installés en Egypte, « des parasites [...] qui n'ont jamais eu un art propre »[13], formule qui reprend un jugement de Melchior de Vogüé. De son côté, P. Paris (1859-1931) trouve les Phéniciens sur sa route quand il essaie de comprendre l'art ibérique. En fait, les Phéniciens ne sont considérés que comme des vecteurs d'influences entre l'Orient, la Crète, Mycènes et l'Occident; il est difficile de situer leur place dans la péninsule par rapport à celle des Grecs. Il faudra attendre Schulten (1870-1960) et la reprise du problème de Tartessos pour retrouver les fermentations de la fin du XIXe siècle espagnol. Les découvertes récentes, sur la côte andalouse dans les années soixante, sont directement issues des débats anciens puisque les archéologues allemands mirent alors au jour la phénicienne Toscanos en voulant étudier la grecque Mainakè dont Schulten avait proposé pour la première fois une localisation précise[14].

En Sardaigne, la réflexion historique se nourrit également des premières expériences archéologiques. Le voyageur A. Della Marmora avait visité les sites phéniciens à partir de 1830; toutefois, c'est le vrai fondateur de l'archéologie en Sardaigne, le chanoine Spano (1803-1878), qui tenta d'empêcher le pillage de la nécropole de Tharros en 1851. E. Pais, qui fait en 1881 le premier bilan historique, a le mérite de savoir corriger Movers sous l'influence de la récente histoire de Carthage que venait de publier Meltzer[15]. On commence ainsi à percevoir un indéniable progrès de la réflexion historique, aussi bien dans les histoires de la Phénicie que Pietschmann et Rawlinson publient en 1889[16] que dans la première grande étude sur les Phéniciens en Sicile; celle-ci prend place dans l'*Histoire de la Sicile* rédigée par Freeman, un historien de la conquête normande « germain et aryen jusqu'à la moelle » (A. Momigliano) qui avait parcouru l'île avec son gendre, Evans, le futur fouilleur de Cnossos[17].

Ce progressif détachement par rapport à Movers annonce la rupture brutale des années 1893-1894. Pais intitule l'une des annexes de son *Histoire de la Sicile et de la Grande-Grèce :* « Les prétendus éléments sémitiques de la Sicile »[18]; Beloch va jusqu'à nier des navigations phéniciennes en mer Egée avant le VIIe siècle mais il a le mérite de bien distinguer apport mycénien et apport phénicien[19]; S. Reinach, dans le *Mirage oriental* s'em-

ploie à rappeler « la revendication des droits de l'Europe contre les prétentions de l'Asie » mais cette formule brutale eut l'inconvénient de faire passer cette étude pour un manifeste alors qu'il s'agissait plutôt d'une tentative de rééquilibrage qui introduisait une analyse de type culturel promise à un bel avenir : « On se figure volontiers la marche d'une civilisation sur le modèle de celle d'une armée [...]; elle ressemble bien plutôt à celle de la mer envahissant une plage [...], par ondes successives avec un va-et-vient continuel qui donne naissance à d'innombrables courants. »[20] Quelle meilleure définition des phénomènes d'acculturation?

Il apparaissait ainsi que toute influence orientale n'était pas synonyme de présence phénicienne, que l'on ne pouvait rien fonder de solide sur de vagues rapprochements étymologiques et toponymiques, que Bochart et Movers n'étaient pas des sources antiques, et que l'on devait par conséquent prendre ses distances. Curieusement, une œuvre s'inscrit à contre-courant : celle de V. Bérard (1864-1931) qui, toujours en 1894, soutient une thèse où il tentait de déceler des traits orientaux — et même phéniciens — dans certains cultes de l'Arcadie; ses conclusions ne sont plus acceptées aujourd'hui mais cette tentative allait conditionner toute la carrière scientifique de Bérard qui essaya par la suite de retrouver les paysages décrits dans l'*Odyssée* pour avaliser l'idée d'une Méditerranée phénicienne telle que certains passages homériques nous la laissent entrevoir[21]. Les impressions de Bérard ne pouvaient conduire à rien de scientifiquement démontrable en dépit de son admirable connaissance des textes. L'œuvre reste attachante sur le plan littéraire mais elle est marquée par une certaine naïveté, celle de croire qu'il était possible de suivre Bochart et ses observations toponymiques sans les vérifier par des documents épigraphiques et archéologiques.

La comparaison que l'on peut faire entre l'apport de Bérard et celui de son contemporain Gsell (1864-1932) tourne incontestablement à l'avantage de ce dernier. Stéphane Gsell, après avoir dirigé les fouilles étrusques de Vulci en 1889, part pour Alger mais ce n'est qu'en 1910 qu'il met en chantier sa monumentale *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord :* huit volumes paraissent entre 1913 et 1928, et le tableau de la civilisation carthaginoise dressé par Gsell est encore aujourd'hui de la plus grande utilité. C'est le regard d'un historien qui, selon l'expression de Ch. Picard, « ne se serait pas contenté de la tenue d'un carnet de fouilles ».

L'œuvre de Gsell rend encore plus pénible l'impression que l'on retire à la lecture de la synthèse sur les Phéniciens que publie Autran en 1920; on ne peut comprendre ce livre sans se souvenir de ce qu'avaient été les débats antisémites depuis le pamphlet dans lequel Drumont, en 1886[22], présentait le Juif comme l'héritier du Phénicien et du Carthaginois. Pour Autran, les Sémites que sont les Phéniciens ne peuvent pas être ceux qui ont porté une importante contribution à l'émergence des civilisations méditerranéennes; la Phénicie sémitique n'aurait été qu'un « replâtrage de basse époque » et les « vrais » Phéniciens doivent venir d'Asie Mineure; ils auraient été « des hommes bien découplés, à la peau blanche, au front haut, aux yeux clairs ». Triste ouvrage, en vérité, qui sonne faux du début à la fin.

En ces années, pourtant, un nouvel essor archéologique se dessine. A la suite de Mayr, qui avait donné en 1909 un bilan de la réalité maltaise[23], c'est la nécropole d'Ibiza qui sort de l'ombre en 1917 mais seulement à travers ses niveaux tardifs[24]. Le vrai signe du renouveau, c'est Joseph Whitaker (1850-1936) qui le donne; cet amateur passionné, qui est aussi un ornithologue averti, appartient à une famille anglaise installée en Sicile (son père avait été l'un des créateurs du « Marsala »). Il commence à mettre au jour de manière systématique le comptoir phénicien de Motyè, à la pointe occidentale de la Sicile; ce site est devenu aujourd'hui, grâce aux fouilles italiennes plus récentes, l'un des piliers de notre connaissance du monde phénicien d'Occident[25]. A la fin de l'année 1921, la découverte du tophet de Carthage ouvre une nouvelle phase de l'archéologie carthaginoise. La même année est publié le Trésor de La Aliseda, l'une des sources documentaires les plus importantes pour l'étude du phénomène orientalisant en Espagne.

Ainsi, l'archéologie poursuit ses avancées alors que l'histoire piétine. Pour un temps, si l'on met à part les bilans de Contenau et de Eissfeldt, les historiens vont se taire, à la fois écrasés par la science de Gsell et les élucubrations d'Autran. Il faudra attendre Albright[26] pour voir s'ouvrir une nouvelle phase de débats qui durent encore aujourd'hui.



Nous avons suivi, pour notre part, le conseil que donnait en 1947 Mazzarino (1916-1987) : ne pas se demander si les Phéniciens ont exercé ou non une « thalassocratie » (domination sur les mers) mais essayer d'éviter les questions abstraites pour tenter de saisir, dans toutes ses nuances, le type de rapports que les Phéniciens ont entretenu avec le monde méditerranéen[27].

L'archéologie phénicienne a pris un nouveau départ dans les années cinquante et soixante : les recherches à Kition (Chypre), à Mogador (Maroc), à Motyè (Sicile), à Monte Sirai (Sardaigne), à Almuñecar et à Toscanos (Andalousie) nous ont, pour la première fois, donné des informations de qualité sur des établissements phéniciens archaïques. Les fouilles en Espagne ont permis d'accroître notablement le nombre des sites phéniciens connus : la révélation andalouse est l'un des principaux acquis de ces vingt dernières années avec la mise en évidence d'une « région phénicienne » comparable à celles du Liban et de la Sardaigne. D'autre part, en 1987, une équipe allemande a pu apporter — après plus d'un siècle d'archéologie carthaginoise — des observations sur l'habitat de la première Carthage; on attend une stratigraphie phénicienne de Carthage après celle de Tyr, récemment publiée. Parallèlement les enquêtes italiennes en cours sur le tophet de Motyè et de Tharros permettront de mieux appréhender cette question spécifique de l'archéologie phénico-punique et pourront mieux faire comprendre les anciennes fouilles françaises du tophet de Carthage.

Beaucoup de recherches sont en cours, beaucoup restent à faire. On peut espérer que reprennent des fouilles de nécropoles qui, à la suite de

Pithécusses (sur l'île d'Ischia) et de Trayamar (en Andalousie), permettraient des études sur l'idéologie funéraire et des analyses d'anthropologie physique. On attend des enquêtes d'urbanisme qui, parallèlement à celles réalisées dans le monde grec, aideraient à la compréhension de la naissance des habitats phéniciens : nous n'avons pour le moment que de maigres données, le plus souvent fournies par les recherches espagnoles et allemandes en Andalousie.

Un besoin de stratigraphies et d'enquêtes archéologiques globales se fait sentir; un besoin d'ensembles structurellement cohérents alors que l'archéologie phénicienne est longtemps restée une archéologie de l'objet. L'objet n'est certes pas inutile dès lors qu'il est intégré dans des séries et que l'on parvient à des classements en fonction de la forme, de la matière et du décor. C'est le secteur qui a été le moins négligé dans un passé récent et l'on dispose aujourd'hui d'études utiles — surtout italiennes — sur les bijoux, les stèles et (partiellement) les céramiques. Mais ces travaux ont essentiellement porté sur du matériel punique, plus abondant dans les musées.

L'épigraphie est une science indispensable à la compréhension du monde phénicien. L'étude des inscriptions est en effet la seule perspective possible pour saisir les structures politiques et mentales de cette civilisation. Certes nous n'avons — pour l'époque archaïque — qu'une documentation très limitée ou répétitive; souvent nous ne disposons que de quelques lettres sur un fragment de céramique. Un progrès régulier est toutefois possible à condition de ne pas vouloir proposer à tout prix des interprétations définitives : le cas de l'inscription de Nora en Sardaigne, connue depuis 1773 et sur laquelle les érudits s'acharnent depuis longtemps, est révélateur à cet égard. La constitution de séries permet ici encore de fournir des éclairages : les objets inscrits en Orient et importés en Occident n'ont pas le même sens historique que ceux inscrits dans un site occidental, même si la langue est la même.

Pour aboutir à une définition du monde phénicien, la principale difficulté réside dans la chronologie. L'archéologie, qui apporte beaucoup



Fig. 4. Skyphos protocorinthiens du début du VIIe siècle av. J.-C. trouvés en 1963 dans la tombe 19 B d'Almuñecar (Province de Grenade). De tels vases grecs ont pendant longtemps constitué le seul moyen de proposer une datation pour les objets phéniciens auxquels ils étaient associés; l'ensemble du matériel de cette tombe phénicienne d'Occident est présenté à la figure 40 (Musée de Grenade).

dans ce domaine, doit avoir recours à la céramique grecque qui permet de dater avec une précision de l'ordre du quart de siècle, ce qui est appréciable pour l'époque qui nous occupe. L'archéologie phénicienne (et même punique) ne dispose pas encore d'un instrument aussi perfectionné ; la céramique phénicienne a été longtemps négligée et elle est plus difficile à étudier dans la mesure où elle ne présente pas l'évolution stylistique qui caractérise les vases grecs. Ainsi, dans bien des cas, c'est grâce aux importations grecques retrouvées en milieu phénicien que l'on peut arriver à des datations précises.

Trois siècles après Bochart, la science phénicienne est en train de se forger des instruments adaptés à une recherche moderne. Nous ne sommes pas encore capables de présenter une périodisation fine de l'histoire phénicienne mais il semble possible d'isoler un parcours qui nous conduit du XIe au VIe siècle avant J.-C. ; ce faisant nous éliminons les données puniques[28].

Notes du chapitre premier

1. M. Vargas-Machuca, *Dell'antiche colonie venute in Napoli ed i primi si furono i Fenici,* Naples, 1764; *Dell'antiche colonie venute in Napoli ed i secondi furono gli Euboici,* Naples, 1773; Ph. Champault, *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée. Etude géographique, historique et sociale par une méthode nouvelle,* Paris, 1906.
2. On retrouve encore cette vision dans le livre de F. de Rougemont, *L'Age du Bronze ou les Sémites en Occident,* Paris, 1866.
3. A. Mazzoldi, *Delle origine italiche e della diffusione dell'incivilimento italiano all'Egitto, alla Fenicia, alla Grecia e a tutte le nazione asiatiche,* Milan, 1840.
4. J. L. Myres, *Handbook of the Cesnola Collection of Antiquities from Cyprus in the Metropolitan Museum,* New York, 1914.
5. W. Helbig, *L'Epopée homérique,* trad. française, Paris, 1894.
6. J. Bargès, *Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celto-Ligurie,* Paris, 1878.
7. Outre le *CIS,* la meilleure étude sur les circonstances de la découverte est celle de P. Castanier, *Les Origines de Marseille et de la Provence,* Paris, 1896. Le « tarif » se trouve au musée Borély de Marseille.
8. Outre les nombreux travaux de F. Benoit et de J.-J. Jully, on citera en dernier lieu : O. Arteaga-J. Padró-E. Sanmartí, « La expansión fenicia por las costas de Cataluña y del Languedoc », *Aula Orientalis,* IV, 1986, pp. 303-314. Mais le dossier archéologique pose encore bien des problèmes.
9. E. Renan, *Mission de Phénicie,* Paris, 1864.
10. Ch. Clermont-Ganneau, *L'Imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs,* Paris, 1880; cette étude est surtout consacrée à l'analyse de la coupe phénicienne découverte en 1876 dans une tombe de Palestrina (Latium).
11. C. T. Falbe, *Recherches sur l'emplacement de Carthage suivies de renseignements sur plusieurs inscriptions puniques inédites,* Paris, 1833.
12. P. Gauckler, *Nécropoles puniques de Carthage,* Paris, 1915 (carnet de fouilles publié après la mort de l'archéologue).
13. L. Siret, *Questions de chronologie et d'ethnologie ibériques,* Paris, 1913 (avec reprises d'études antérieures).

14. P. Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive,* Paris, 1904; A. Schulten, *Tartessos,* Hambourg, 1921.

15. O. Meltzer, *Geschichte der Karthager,* Berlin, 1879.

16. R. Pietschmann, *Geschichte der Phönizier,* Berlin, 1889; G. Rawlinson, *History of Phoenicia,* Londres, 1889.

17. E. A. Freeman, « The Phoenician Settlements in Sicily », *The History of Sicily from the Earliest Times,* I, Oxford, 1891, pp. 221-305.

18. E. Pais, *Storia della Sicilia e della Magna Grecia,* I, Turin-Palerme, 1894.

19. J. Beloch, « Die Phoeniker am aegaeischen Meer », *Rheinisches Museum,* 1894, pp. 111-132.

20. S. Reinach, « Le mirage oriental », *L'Anthropologie,* 1893, pp. 539-578 et 699-732.

21. V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée,* Paris, 1902-1903 (ouvrage refondu pour la deuxième édition de 1927).

22. E. Drumont, *La France juive,* Paris, 1886.

23. A. Mayr, *Die Insel Malta im Altertum,* Munich, 1909.

24. A. Vives y Escudero, *Estudios de arqueología cartaginesa. La necrópolis de Ibiza,* Madrid, 1917.

25. J. Whitaker, *Motya. A Phoenician Colony in Sicily,* Londres, 1921.

26. W. F. Albright, « New Light on the Early History of Phoenician Colonization », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research,* 83, 1941, pp. 14-22, et *The Role of the Canaanites in the History of Civilization,* 1942, republié dans : *The Bible and the Ancient Near East. Essays in Honour of W. F. Albright,* Garden City, 1961, pp. 328-362.

27. S. Mazzarino, *Fra Oriente e Occidente,* Florence, 1947, p. 259.

28. Pour nous, l'histoire punique commence à la fin du VIe siècle; pour le vocabulaire, voir : C. Baurain, « Portées chronologique et géographique du terme " phénicien " », *Studia Phoenicia,* IV, Namur, 1986, pp. 7-28; G. Bunnens, « La distinction entre Phéniciens et Puniques chez les auteurs classiques », *Atti del I Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici,* Rome (1979), 1983, I, pp. 233-238; M. Sznycer, « L'emploi des termes " Phénicien ", " Punique ", " Néopunique ". Problème de méthodologie », *Atti del Secondo Congresso Internazionale di Linguistica Camito-Semitica,* Florence (1974), 1978, pp. 261-268.

Chapitre deuxième

L'IDENTITÉ PHÉNICIENNE

La côte orientale de la Méditerranée entre le Djebel el-Aqra, au nord de la ville syrienne de Lattaquié, et Gaza est dominée du nord au sud par le Djebel el-Ansâriyé, le mont Liban et les montagnes de Galilée, de Samarie et de Judée. Derrière cette chaîne côtière se trouve le fossé formé par la vallée de l'Oronte et la plaine de la Beqaa libanaise, qui se poursuit au sud du lac de Tibériade par la vallée du Jourdain; plus à l'est, au-delà des villes syriennes d'Alep, de Hama et de Homs et des monts de l'Anti-Liban, s'étend le plateau syrien qui descend vers l'Euphrate. La voie de passage entre la côte et la Syrie intérieure est la trouée de Homs; utilisée par les caravanes et les armées de tous les temps, elle fut surtout pendant le Ier millénaire avant notre ère le débouché naturel des produits manufacturés de Syrie du Nord, destinés à l'Occident. Cette description sommaire met déjà en évidence l'existence de deux régions géographiques bien définies, la côte et l'arrière-pays syrien au-delà duquel la région entre l'Euphrate et le Tigre, c'est-à-dire l'ancienne Mésopotamie, constitue une réalité géographique culturellement indépendante (*Cf.* carte p. 246-247).

La bande côtière a été habitée depuis la plus haute Antiquité mais il est difficile de donner un nom aux différents peuples qui s'y étaient installés car les vestiges archéologiques sont muets à cet égard; on possède, en revanche, assez d'indices linguistiques pour savoir que des Sémites connus sous le nom de Cananéens constituaient déjà le gros de la population au IIIe millénaire avant notre ère et qu'ils étaient probablement responsables de la construction des habitats fortifiés sur la côte : les fouilles archéologiques ont montré en effet que les origines de villes comme Byblos ou Tyr remontent certainement au début du IIIe millénaire.

Il est impossible de dresser une carte de la Phénicie, les limites du territoire phénicien ayant varié au cours des siècles. Pour les Grecs du

VIIIe siècle avant notre ère, qui utilisèrent les premiers le nom de *Phénicie,* le territoire est bien défini : il s'agit de la zone côtière comprise entre le mont Casius, au nord, et Haïfa, sur les flancs du mont Carmel, au sud, encore que, autour de 450 avant J.-C., la limite méridionale du territoire phénicien se déplace pour inclure la plaine de Sharon entre Haïfa et Tel-Aviv. A l'intérieur de ce territoire, les villes d'Arwad, de Byblos (Djebail), de Béryte (Beyrouth), de Sidon (Saïda), de Tyr (Sour) et d'Akkô, constituaient des centres urbains d'une certaine importance.

La richesse agricole des plaines côtières et l'exploitation des cèdres sur les pentes du mont Liban expliquent en partie l'importance qu'eut la Phénicie dans l'histoire politique du Proche-Orient ancien. A quoi il faut ajouter le commerce auquel les habitants des villes phéniciennes s'étaient voués depuis les premiers siècles du IIIe millénaire, comme le prouvent les fragments de vases de pierre portant les noms des pharaons des premières dynasties qu'on a trouvés à Byblos; tout au long du IIe millénaire, les rapports commerciaux de la côte avec la région de l'Euphrate, l'Egypte, Chypre et la Crète devinrent réguliers. Les lettres en écriture cunéiforme trouvées dans le site d'el-Amarna, près du Nil à environ trois cents kilomètres au sud du Caire, montrent certainement l'existence, dans la première partie du XIVe siècle avant J.-C., des principautés de Byblos, Tyr, Sidon et Arwad dont le sort était lié à la politique égyptienne face aux autres puissances, comme l'Empire hittite.

Vers 1200 avant notre ère arrivèrent sur les côtes du Levant des peuples non sémites, connus par les historiens comme « les Peuples de la Mer ». Les Philistins furent un de ces peuples : ils s'installèrent dans la zone méridionale de la côte et donnèrent son nom à la Palestine. L'ébranlement social que produisirent les nouveaux arrivants est perceptible dans les couches archéologiques de quelques-unes des villes côtières : Ougarit, près de l'actuelle Lattaquié, fut détruite; Simyra (Tell Kazel), Byblos et Tyr furent abandonnées en partie. Peu après cette invasion, certaines agglomérations urbaines de la côte surent se relever et les noms d'Arwad, de Simyra, de Tripoli, de Byblos, de Béryte, de Sidon, de Sarepta ou de Tyr deviennent alors familiers dans les chroniques assyriennes et dans les textes égyptiens.

Il y a probablement dans les *Résumés* (XVIII,3,5) de Justin, historien latin du IIe siècle de notre ère, une référence à ce redressement des villes phéniciennes, en particulier de Tyr; il rapporte que les Phéniciens, sans doute les gens de Sidon, après avoir été conquis par les rois des Askhalonites, c'est-à-dire les Philistins, s'embarquèrent pour Tyr où ils fondèrent la ville un an avant la conquête de Troie; nous savons aujourd'hui que la date approximative de cet événement historique est 1200-1180 avant J.-C. De son côté, Strabon, contemporain d'Auguste, a remarqué que la ville d'Arwad avait été fondée d'après la tradition par des exilés de Sidon (XVI,2,3). Même les monnaies de Tyr et de Sidon semblent refléter le passé mouvementé de ces populations car les pièces de bronze du IIe siècle avant notre ère portent la légende « Sidon mère [...] de Tyr » et celles de Tyr, de la même époque, ont « Tyr mère des Sidoniens ».

Au moment où les villes phéniciennes se redressent, les Araméens, connus tant par les inscriptions que par les textes de l'Ancien Testament, s'installent le long du Moyen-Euphrate en prenant le contrôle de la steppe syrienne et de ses routes caravanières. Autour d'Alep, de Damas et dans l'Anti-Liban, les royaumes araméens acquirent une identité bien définie à l'égard des villes phéniciennes et, dès lors, on peut distinguer — et cela jusqu'à l'époque islamique — non seulement deux langues, l'araméen dans l'intérieur et le phénicien sur la côte, mais aussi deux cultures dont les échanges durent être fréquents car il n'est pas toujours facile de préciser leur domaine respectif.

LA PHÉNICIE D'APRÈS LES AUTEURS ANCIENS

D'après les textes bibliques, Canaan est le territoire, de délimitation incertaine, qui s'étendait entre Lattaquié et Hama au nord et Gaza au sud; les premières mentions précises de Canaan apparaissent dans l'inscription d'Idrimi, roi d'un territoire dont la capitale était Alalah (aujourd'hui Atchana, sur la boucle de l'Oronte) vers le milieu du XV^e^ siècle avant J.-C. et dans les lettres d'el-Amarna déjà mentionnées. Près de mille ans plus tard, Hécatée de Milet affirmait que la Phénicie s'appelait *Chna,* c'est-à-dire Canaan et, pour l'évangéliste Matthieu, Canaan était le territoire de Tyr et de Sidon. Il paraît impossible de savoir quand eut lieu cette identification du territoire phénicien au pays de Canaan; quoi qu'il en soit les mots dérivés de la racine *ponikè* qui désignent la pourpre aussi bien qu'un genre d'épice ou le fruit du palmier dans les textes en linéaire B de Cnossos et de Pylos vers le XIV^e^ siècle avant J.-C. ne connotent pas nécessairement une réalité ethnique ou géographique précise[1].

Pour Hérodote, Strabon, Pline et Justin, les Phéniciens ne furent pas un peuple autochtone; mais les traditions que ces auteurs ont recueillies s'avèrent disparates. Pour Strabon, qui s'est servi des informations apportées en Occident en 324 par Androsthènes, l'explorateur d'Alexandre le Grand, les Phéniciens seraient originaires du Golfe (XVI,3,4). Pline a connu la même source (VI,148). Justin écrit de son côté que les Phéniciens furent forcés de quitter leur territoire à cause d'un tremblement de terre et de s'installer pour quelque temps « *ad Syriam stagnum* » (peut-être la mer Morte) avant de fonder leurs villes sur la côte. Hérodote, lors de sa visite à Tyr vers 450 avant J.-C., apprit que la fondation de la ville remontait à 2 300 ans en arrière (II,44), donc vers 2750 avant notre ère, et il affirme (VII, 89) que ses habitants étaient arrivés de la mer d'Erythrée (qui pour les Anciens correspondait à la mer Rouge, au Golfe et à une partie de l'océan Indien).

Si l'on tient compte du texte d'Hérodote, la migration aurait eu lieu à l'âge du Bronze ancien, à l'époque des cités fortifiées en Syrie et en Palestine. La ruine de cette civilisation est placée aux alentours de 2200 avant notre ère; elle fut provoquée par le mouvement de peuples dont tout le Proche-Orient devint le théâtre; parmi ces peuples, les Amorites jouèrent sans doute un rôle de première importance[2]. Or, même si les renseignements que nous apporte aujourd'hui l'archéologie sont plus précis que ceux dont put se servir Hérodote, l'existence possible d'une migration de peuples venus de la mer d'Erythrée en Syro-Palestine pendant le IIIe millénaire n'aide pas à mieux comprendre la protohistoire phénicienne[3].

Dans l'*Iliade,* Homère identifie simplement Sidoniens et Phéniciens qu'il décrit comme des artisans puis comme des navigateurs (XXIII,743-745) : son témoignage prouverait que l'expansion phénicienne en Méditerranée était un fait acquis au VIIIe siècle mais certains éléments de la mythologie grecque comme de la religion phénicienne font penser que les contacts des Phéniciens avec l'extérieur, en particulier avec les Grecs, datent de la fin du IIe ou du commencement du Ier millénaire avant notre ère. L'histoire mythique de Cadmos en est un bon exemple. Pour Hérodote, l'origine phénicienne du héros est certaine (II,49); il fut le premier à dire que Cadmos introduisit l'alphabet en Grèce (V,58) et le premier aussi à mettre en rapport le voyage de Cadmos en Grèce avec la recherche de sa sœur Europe (IV,147) qui, dans l'*Iliade* déjà, est la fille de Phoenix[4]. Même si on veut récuser ce témoignage, les plus récentes recherches dans le domaine de la paléographie ouest-sémitique montrent que l'alphabet phénicien fut emprunté par les Grecs au commencement du Ier millénaire.

ÉCRITURE ET LANGUE PHÉNICIENNES

C'est à travers les rares inscriptions en phénicien que l'historien d'aujourd'hui peut savoir si l'auteur de l'écrit ou la personne mentionnée était un Phénicien. Il s'agit bien entendu d'une connaissance fort précaire des Phéniciens car leur langue n'a commencé à être écrite en caractères alphabétiques que vers la fin du IIe millénaire avant J.-C., mais cela n'exclut nullement que le phénicien ait été parlé et écrit en caractères cunéiformes avant cette date puisqu'il descend, comme l'hébreu, de la langue cananéenne qui était parlée en Syro-Phénicie au IIIe et au IIe millénaire.

Le cananéen est à peine connu; quelques éléments seulement apparaissent sporadiquement dans les lettres que les roitelets des villes côtières et de l'arrière-pays syrien envoyèrent aux pharaons Aménophis III (1402-1364) et Akhénaton (1364-1347) : ce sont les lettres trouvées à el-Amarna, écrites dans le cunéiforme syllabique que l'on employait en Mésopotamie[5]. Toute-

ALPHABETS PHÉNICIEN ET GREC

PHÉNICIEN (X[e] siècle avant J.C.)			GREC (VIII[e] - VII[e] siècle av. J.C.)			Alphabet latin
Nom	Alphabet	Transcription	Nom	Alphabet	Transcription	
aleph	𐤀 𐤀	ɔ	alpha	𐤀 A	Α α	a
beth	𐤁	b	bêta	B	Β β	b
gimel	𐤂	g	gamma	𐤂	Γ γ	g
dalet	𐤃	d	delta	ᗡ	Δ δ	d
hé	𐤄	h	épsilon	𐤄	Ε ε	é
waw	𐤅	w	digamma	ꟻ	Ϝ	
zayn	𐤆	z	dzêta	I	Ζ ζ	z
ḥeth	𐤇 𐤇	ḥ	êta	𐤇	Η η	ê
ṭet	𐤈	ṭ	thêta	⊗	Θ θ	th
yod	𐤉	y	iota	I	Ι ι	i
kaph	𐤊	k	kappa	ꓘ	Κ κ	k
lamed	𐤋	l	lambda	𐤋	Λ λ	l
mem	𐤌	m	mu	𐤌	Μ μ	m
noun	𐤍	n	nu	𐤍	Ν ν	n
samek	𐤎	s	xi	𐤎	Ξ ξ	x
ʿayn	𐤏	c	omicron	O	Ο ο	o
pé	𐤐	p	pi	ᒣ ᒣ	Π π	p
ṣadé	𐤑	ṣ	san	M		
qoph	𐤒	q	koppa	Ϙ		
resh	𐤓	r	rhô	𐤓	Ρ ρ	r
šin	𐤔	š	sigma	Ƹ Ƹ	Σ σ	s
taw	𐤕	t	tau	T	Τ τ	t
			upsilon		Υ υ	u
			phi		Φ φ	ph
			khi		Χ χ	ch
			psi		Ψ ψ	ps
			ômega		Ω ω	ô

Fig. 5. Les alphabets phénicien et grec.

fois, le développement qui permit au phénicien de devenir la langue écrite des inscriptions eut lieu sous l'influence de l'Egypte, une influence culturelle que le roi de Byblos, Rib-Adda, reconnaît lui-même dans les lettres qu'il adressa au pharaon vers 1370 avant J.-C.

Le tracé des premiers signes alphabétiques découverts à Byblos s'inspire en effet des hiéroglyphes égyptiens et non du cunéiforme syllabique de Mésopotamie. L'alphabet phénicien n'est pas non plus à mettre en rapport avec les trente signes consonantiques, en écriture cunéiforme, utilisés par les scribes d'Ougarit au XIVe siècle avant J.-C. : leur système d'écriture représente un achèvement — qui est contemporain, et peut-être même le résultat — des tentatives faites en Phénicie et en Palestine pour créer l'alphabet phénicien de vingt-deux lettres. Cet alphabet était composé à l'origine de signes pictographiques distribués en lignes verticales ou horizontales, et dans ce dernier cas les signes pouvaient aller de droite à gauche ou de gauche à droite. Vers la fin du XIIe siècle, la forme des lettres se stabilise et, en les lisant de droite à gauche, elles se fixent pour devenir les ancêtres des lettres de notre alphabet, bien que, à la différence du nôtre, les voyelles n'aient pas été notées dans l'écriture : c'est une caractéristique que le phénicien partage avec l'hébreu, l'araméen et l'arabe.

Le problème que pose l'absence de vocalisation dans les textes phéniciens rend plus difficile encore la compréhension de la langue parlée par les Phéniciens. Maintes nuances nous échappent pour interpréter un texte épigraphique et ce n'est qu'en nous servant de langues affines telles que l'ougaritique, l'hébreu ou l'araméen que le sens d'un mot ou d'une phrase peut être dévoilé.

Cette question de la vocalisation est parfois résolue à l'aide des transcriptions de mots phéniciens (en général des anthroponymes) en assyrien, en grec et en latin : ainsi de nombreux anthroponymes de l'Afrique du Nord à l'époque impériale ont été transcrits en latin; d'autre part, quelques phrases prononcées en punique dans le *Poenulus* de Plaute ont été également transcrites telles que les récitait le comédien sur la scène[6]. Une manière abusive de résoudre le problème de la vocalisation consiste à emprunter celle de l'hébreu biblique qui, quoique privé lui aussi de la notation de voyelles, a conservé la prononciation correcte des mots grâce aux annotations portées sur le texte par les docteurs juifs du Moyen Age, les massorètes.

Le phénicien et l'hébreu sont deux langues cananéennes très proches l'une de l'autre qui, au Ier millénaire, se distinguent nettement de l'araméen, la langue de l'arrière-pays syrien : par exemple, toutes les deux utilisent comme article le préfixe *ha-* tandis que le sens déterminé d'un nom est indiqué en araméen par le suffixe *-a;* le pronom de la 1re personne est *ānōkī* en phénicien et en hébreu, et *anā* en araméen; le mot « fils » est *bar* dans cette dernière langue et *ben* dans les autres.

Toutefois, il existe des différences lexicales et grammaticales entre le phénicien et l'hébreu : ainsi ils n'utilisent pas les mêmes termes pour indiquer les verbes « être » et « faire »; le pronom relatif phénicien est *'š,*

l'hébreu, *ašer;* la forme causative du verbe phénicien diffère de celle de l'hébreu; dans la phonétique on trouve que le *a* du sémitique commun est prononcé *ā* en hébreu mais devient *o* en phénicien.

Cette sommaire présentation linguistique veut avertir le lecteur de la nécessité de donner au phénicien, et par conséquent à ceux qui l'ont parlé, leur place dans l'histoire du Proche-Orient sans leur prêter des traits caractéristiques d'autrui.

A ces remarques rapides sur la langue phénicienne, il faut en ajouter d'autres, également brèves, concernant l'onomastique. L'étude des noms propres s'avère toujours importante aussi bien pour l'historien des religions que pour le grammairien. Pour les Sémites du Proche-Orient ancien, les anthroponymes eurent une importance que l'homme d'aujourd'hui peut difficilement saisir. Avec le nom donné à l'enfant lors de sa naissance les parents pouvaient célébrer leur joie à la vue du nouveau-né, faire une prière à la divinité en lui demandant le bonheur pour leur enfant, faire un acte de foi dans la bienveillance de la divinité à son égard ou, simplement, le vouer à la divinité. Nous trouvons ainsi des noms tels que Baal « a favorisé » (Ḥananbaal), Melqart « a écouté » (Melqartshama'), Baal « a donné » (Baaliaton), Eshmoun « a sauvé » (Eshmounḥilleṣ), Baal « est (mon) Seigneur » (Adonibaal), Milki « est (ma) lumière » (Urumilki), l'enfant vient « de la main d'Astarté » (Bōdaštart), le dieu « père » ou « frère » de l'enfant « est élevé » (Abirami, Aḥirom). Ces noms, qui se réfèrent toujours à une divinité, ne sont certes pas les seuls attestés dans les inscriptions : on y trouve aussi des noms qui font référence à des noms de pays ou de ville et même à des noms d'animaux mais les premiers sont les plus intéressants.

Mise à part, pour le moment, l'importance que les noms théophores ont pour l'étude de la religion d'un peuple ancien, on peut signaler brièvement les éléments grammaticaux qu'ils comportent; ils peuvent parfois aider à mieux comprendre la grammaire et déterminer la prononciation correcte d'un mot. Il y a des anthroponymes qui consistent dans un énoncé très simple : « Mon père est Baal » (Abibaal), « Ma mère est Astarté » (Ummaštart), « Melqart est puissant » (Azmelqart); d'autres sont formés par un nom divin précédé d'une préposition : « Baal est avec lui » (Itthobaal). Les noms théophores peuvent former une phrase verbale dans laquelle est parfois noté le désir que l'action puisse s'accomplir : « Que Milk vive » (Yaḥomilk), « Que Baal favorise » (Baaliaḥon); on a vu dans ce type de noms la caractéristique de la couche « protoaraméenne »; ils sont, en effet, fréquents parmi les anthroponymes du IIe millénaire sur l'Euphrate, en hébreu et en araméen mais très rares en phénicien. Plus fréquents sont les théophores où l'on reconnaît que l'action divine s'est accomplie : « (Le dieu) mon frère a été noble » (Aḥinadab), « Baal s'est rappelé » (Sikarbaal), « Milk a connu » (Yada'milk), « Eshmoun a donné » (Eshmouniaton), « Baal a béni » (Barekbaal), « Eshmoun a sauvé » (Eshmounḥilleṣ). Le phénicien, comme d'autres langues sémitiques, a aussi des anthroponymes qui indiquent l'appartenance de l'enfant à la divinité, ce qui souligne mieux

que les autres théophores la piété des parents : l'enfant est « serviteur » (Abd-), « don » (Mithon-), « fils » (Ben-), « prosélyte » (Ger-), « faveur » (ḥanni-; ainsi Hannibaal) de la divinité[7].

Les premières inscriptions phéniciennes, qui s'avèrent d'ailleurs importantes pour l'étude des origines de l'alphabet, apparaissent sur des pointes de javelines trouvées au Sud du Liban au cours de fouilles régulières dans la région de Bethléem ou bien sur le marché des antiquités. L'écriture de ces inscriptions est archaïque et permet de dater ces objets des environs de 1100 avant J.-C. Toutes ces pointes portent une légende semblable : le terme *ḥeṣ*, « flèche », est suivi d'un anthroponyme : Abdlabit, Gerbaal, Rapha, Azorbaal, etc., et du patronyme; parfois, on indique l'ethnique du propriétaire de la javeline au lieu du nom de son père, par exemple, « Sidonien »; parmi les pointes inscrites connues jusqu'à présent l'une porte après l'anthroponyme « homme de 'Ozibaal », l'autre, « homme d'Abdy »; sur un autre exemplaire, le propriétaire de l'arme est appelé Zakarbaal et reçoit le titre de « roi d'Amurru », sans doute le roitelet d'un territoire avoisinant celui de Byblos comme le laisse comprendre la correspondance d'el-Amarna où Amurru apparaît comme une province de l'Empire égyptien. Ces derniers exemples semblent indiquer que les propriétaires des javelines étaient des chefs de tribu ou de clan et que celles-ci n'étaient que des armes de parade ou des objets votifs[8] (voir reproduction couleurs).

LA LANGUE PHÉNICIENNE HORS DE LA PHÉNICIE

Le phénicien fut une langue dont le système d'écriture, simple et facile à apprendre, lui permit de s'imposer hors de la Phénicie au détriment des systèmes d'écriture cunéiforme (Mésopotamie) et hiéroglyphique (Asie Mineure). En effet, avant le VIIIe siècle, on trouve en Cilicie et au Nord de la Syrie des textes phéniciens rédigés par des gens qui n'étaient certainement pas d'origine phénicienne, un phénomène à mettre en rapport sans doute avec l'invention de l'alphabet phénicien, lequel dut être emprunté au IXe siècle par les Araméens de la région; ainsi, Kilamuwa, le roi de Sam'al (Zincirli), utilisa le phénicien dans une inscription autobiographique aux environs de 825 avant J.-C., mais il n'y cache pas sa satisfaction de s'être libéré de la tutelle du roi d'Adana et de s'être rapproché du roi d'Assyrie, une démarche politique qui allait soustraire le royaume à l'influence phénicienne en le plaçant sous celle de l'Assyrie : quelques dizaines d'années plus tard, l'araméen devint la langue officielle de Sam'al.

L'inscription de Kilamuwa, rédigée en bon phénicien de Tyr et de Sidon et gravée sur un orthostate du palais, célèbre les fastes du règne dans un style rythmé. La dynastie était d'origine araméenne ce que l'emploi du



Ce livre entraîne le lecteur sur les traces des Phéniciens en Méditerranée, des côtes du Liban à l'Italie, à Carthage et aux rivages de l'Espagne, entre les XI^e et VI^e siècles avant notre ère. Nous les voyons s'installer sur des îles ou des promontoires, construire maisons, magasins et tombeaux, fabriquer vases et amphores. Commerçants habiles, ils échangent métal et pacotille, rivalisent et parfois cohabitent avec des Grecs.

Poursuivis par les rumeurs malveillantes qu'ont répandues sur eux des auteurs médisants, relayés plus tard par Flaubert, ils restent pour nous les subtils inventeurs de l'alphabet.

L'Univers phénicien est une analyse historique qui se fonde sur une documentation essentiellement archéologique et épigraphique. Grâce aux vestiges que les fouilles nous dévoilent chaque jour davantage, émerge peu à peu l'une des composantes fondamentales de l'histoire de la Méditerranée à l'aube des temps classiques.

Michel Gras, Pierre Rouillard et Javier Teixidor sont directeurs de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique.




9 782700 307320

ISBN 2-7003-0732-1
FZ0753 IV 89
320,00 F


CNL
Centre national du livre